

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

144

douzième année

décembre 1965

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1965

SOMMAIRE

Réflexions sur l'homosexualité, par le Dr GILBERT ROBIN	523
Forum (Bruxelles 1964)	531
Maurice Sachs, par RENÉ SORAL	535
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	545
Dernière heure d'Angleterre	551
Valéry Larbaud, par JACQUES FREVILLE	552
Tombeau pour un ami, poème d'ALBERT GINET	522

LIVRES :

<i>Le stick et la cravache</i> , de Gwin GRIFFIN	556
<i>Une jeune fille nommée Julien</i> , de Milena MILANI	558
<i>La mort à Venise</i> , de Thomas MANN	559

THÉÂTRE :

<i>Celui qui donne sa vie</i> , de Marc DANIEL	562
<i>La Collection — L'Amant</i>	564

CINÉMA :

<i>Scorpio rising</i> , de Kennet ANGER	566
---	-----

TOMBEAU POUR UN AMI

*Voici l'océan bien aimé
Qui berça ton dernier regard
Et le rocher porteur d'espoir
A l'extrême de la journée.*

*Nous n'avons fait que désirer
Ce bonheur même si fugace
Dans le plus parfait des visages
Dans la plus secrète des âmes.*

ALBERT GINET.

ARCADIE

*présente ses vœux les meilleurs
à ses Abonnés et à ses Lecteurs*

REFLEXIONS

SUR L'HOMOSEXUALITÉ

par le Dr GILBERT ROBIN,

Ancien chef de clinique à la Faculté.

Le problème de l'homosexualité n'est pas facile à résoudre. Nait-on homosexuel ou le devient-on?

Explication biologique ou psychologique?

Les homosexuels présentent-ils des caractéristiques psychiques? Lesquelles? Et comment se constitue ce psychisme? Autant de questions qu'il est intéressant de se poser — quitte à n'y répondre qu'approximativement.

**

Si la sexualité est bien « l'ensemble des attributs anatomiques et physiologiques qui caractérisent chaque sexe » (Littré), les intersexualités se définissent comme le panachage à des degrés divers de ces attributs mâles et femelles. Ces derniers sont nombreux, individualisant autant d'aspects particuliers du sexe normalement concordants dans le sens de la féminité ou de la masculinité.

1° Le *sexe génétique*, inscrit dans l'équipement chromosomique de chaque cellule de l'individu, est déterminé dès la fécondation de l'ovule.

2° Le *sexe gonadique*, qui correspond au caractère mâle ou femelle des glandes sexuelles, est sous la dépendance directe du sexe génétique. Jusqu'à la huitième semaine, les voies génitales internes conservent une double potentialité sous forme de canaux de Wolf, mâles, et de Muller, femelles. Pendant les trois premiers mois, la morphologie est identique dans les deux sexes, sous l'aspect d'un cloaque puis d'un sinus urogénital séparé de l'extrémité caudale de l'intestin.

**

Après avoir observé toutes les différenciations cliniques du sexe génétique et gonadique, les généticiens et les biologistes sont tentés de penser que l'homosexualité serait due à une perturbation de la combinaison des gènes et serait innée. Elle tient à la personnalité comme la couleur des yeux, des cheveux. Suivant les degrés de l'homosexualité peuvent intervenir les influences gonadiques, gonadophoriques et hormonales, mais la perturbation initiale, biologiquement inaccessible, est liée au sexe génétique.

Ainsi l'homosexualité serait un phénomène conditionné par un état de bisexualité. Etat intersexuel offrant cette particularité que le trouble fonctionnel est beaucoup plus intense que la perturbation anatomique à la différence de tous les autres états intersexuels étudiés en médecine. C'est cette prédominance de l'altération fonctionnelle du trouble de la libido qui a permis à certains auteurs d'attribuer une valeur exceptionnelle aux facteurs psychologiques dans la pathogénie de l'homosexualité. Considérons donc cette théorie psychologique, essentielle en dehors des causes affectives et sociales qui peuvent favoriser l'homosexualité, mais non point la créer.

*
**

Importante et séduisante parce que l'esprit humain se plaît à rechercher les raisons et les causes des phénomènes mystérieux, la théorie psychogénétique attribuée à des mécanismes instinctivo-affectif la déviation des tendances sexuelles habituelles. Elle mérite de retenir l'attention.

Au préalable, nous serons très bref sur la théorie psychologique selon laquelle la contagion, le mauvais exemple, les mauvaises habitudes ou certaines contraintes sociales expliqueraient la vocation homosexuelle. Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'un homosexuel est ce qu'il est — Qu'il se justifie après coup à ses propres yeux, qu'il justifie ses tendances, qu'il les défende, rien de plus naturel puisqu'il sent autour de lui la critique d'un phénomène biologique naturel. Il est pénible d'être tenu pour coupable, d'être ce qu'on n'a pas voulu être et que l'on est malgré soi par une disposition de la nature.

Le prosélytisme naît de l'injustice et de la persécution. Et puis on a ses problèmes religieux et moraux. Ils ont inspiré Corydon. Gide se défend avec véhémence de ce dont personne ne l'eût accusé si ses complexes éducatifs ne lui

avaient pas posé de nombreux problèmes. Devenir homosexuel? Occasionnellement soit, par curiosité, dilettantisme, tentation de ce qu'on croit un vice. Sinon, il est très difficile de le rester. C'est une vocation. L'homosexualité a pu être provoquée par une rencontre, un événement. C'est qu'elle était latente. Elle n'attendait que l'occasion. N'est pas homosexuel qui veut — ne cesse pas de l'être qui le veut. Nous ne parlons évidemment pas ici des vicieux, des pervers qui transforment en « profession » ou en vice une pseudo-homosexualité dont ils se dégagent aisément dès qu'elle cesse d'être lucrative.

Quant à la théorie instinctivo-affective de l'homosexualité, elle est un chapitre de la doctrine psychanalytique considérée comme une explication de l'évolution instinctive des êtres.

L'enfant passe par plusieurs stades évolutifs :

- Phase orale où domine l'hédonisme buccal;
- Stade sadique-anal avec l'apparition des dents, l'importance des fonctions digestives.

Ces stades qui couvrent environ les trois premières années de sa vie forme la phase auto-érotique où l'enfant ne s'occupe que de son corps et en tire toutes sortes de plaisirs indifférenciés. Peu à peu la sexualité tend à se localiser aux organes génitaux. L'enfant prend conscience de son sexe par rapport à l'autre sexe. Il n'est plus son propre univers. Il cherche un objet en dehors de soi-même et de sexe différent. Des forces inconscientes accrochent le garçon à sa mère et la fille à son père. C'est le complexe d'Œdipe. Au principe du plaisir s'oppose le principe de réalité, c'est-à-dire les critères moraux sociaux, esthétiques mis au service de l'activité consciente.

Le garçon voudrait posséder sa mère pour lui seul. Des interdits, des censures s'y opposent. La notion de faute s'installe inconsciemment. Au complexe d'Œdipe se rattache le complexe de castration né de la crainte que le père, inconsciemment haï, n'exerce des représailles dangereuses. C'est la période des refoulements et le plus souvent, quand il n'y a pas de fautes éducatives, le complexe d'Œdipe se dénoue heureusement, le garçon passant du stade captatif au stade oblatif et finissant par admirer, aimer son père jusqu'à s'identifier à lui.

Toujours est-il que, pour les psychanalystes, c'est la crainte du châtement sexuel conçu comme une amputation,

une mutilation, une castration qui entraîne soit des fixations, soit des régressions dans l'évolution affective et sexuelle de l'enfant.

L'inversion n'échappe pas aux lois de la fixation et de la régression. Toutes les études, toutes les observations psychanalytiques tendent à démontrer l'importance de la mère, comme si le besoin d'amour maternel et de tendresse était singulièrement impérieux et intense chez l'inverti.

Il lui serait très difficile de se détacher de sa mère. Sur-tout si le psychisme des parents crée un obstacle à l'évolution harmonieuse de l'enfant : une mère à personnalité trop forte, du type viril, un père trop faible du type passif. Alors que, dans le dénouement favorable du complexe d'Œdipe, le garçon renonce à la mère, se rapproche du père, se substitue à lui, s'identifie à lui et enfin se virilise, échappant ainsi à la fois à l'hostilité qui aurait pu les dresser l'un contre l'autre et aux désirs interdits vis-à-vis de sa mère, l'enfant voué à l'homosexualité ne peut renoncer à sa mère. Il s'identifie à elle, s'incorpore à elle, ainsi il la conserve par devers soi, il la fait sienne. Il devient femme à son tour à l'égard de l'homme.

Si nombre d'homosexuels non seulement n'ont pas d'attirance vers l'autre sexe, mais encore éprouvent une sorte de répulsion physique pour la femme, c'est que toute femme est prise inconsciemment par l'inverti comme un substitut de la mère, un substitut qu'on n'a pas le droit de désirer, d'approcher par crainte de castration. Elle est tabou. Sa possession serait sacrilège. Si le jeune individu s'écarte de la mère aimée et primitivement désirée en tant qu'objet unique, c'est qu'il s'aperçoit qu'elle n'est pas physiquement conformée comme lui. Il est déçu qu'elle ne possède pas d'organe mâle et qu'elle soit mutilée par la nature. Telle est l'explication psychanalytique.

L'influence de la mère se transforme peu à peu en un amour narcissique de soi-même. Souffrant de ne pas rencontrer chez sa mère ce qu'il attendait d'elle, il s'identifie à elle et prend en abomination le sexe féminin, objet d'interdiction.

Certaines de ces explications qui sont un credo pour les psychanalystes nous semblent spécieuses. Que la mère soit un pôle central, nous en sommes persuadés, qu'elle soit un être sacré pour nombre d'homosexuels et on peut bien le dire, la seule Femme ici bas, inviolable et féconde à la fois,

Vierge et Déesse mère, il faut n'avoir pas approché de ces couples étranges et purs pour le nier. Que la Femme soit alors intouchable, nous y consentons mais ce phénomène ne suffit pas à nous rendre compte de l'invincible attrait pour le sexe masculin. L'hypothèse d'une compensation serait simpliste. Tout ne se passe pas comme si, un sexe étant interdit, on se rabattait sur l'autre. Les choses seraient trop simples. Il faut à cet attrait, à cette poussée une telle force que la psychologie paraît bien mince pour lui donner une explication valable.

Et puis l'analyse psychologique de l'homosexualité est très subtile, très tirée par les cheveux, c'est un jeu de l'esprit. Certes le faisceau lumineux que la psychanalyse projette dans ces ténèbres est fascinant. Mais c'est trop intelligent pour être vrai. Les psychanalystes ont par trop tendance à confondre leur intelligence qui est vive avec l'intelligence de l'instinct qui, elle, doit obéir à d'autres lois qu'à celles de la pensée. L'instinct comme la musique ne s'explique pas.

Nous penserions plus volontiers qu'une déviation génético-instinctive entraîne sur le plan psychologique une arriération affective, c'est-à-dire une tendance à rester fixé aux émotions et tendances de l'enfance, une difficulté à évoluer sur le plan instinctif jusqu'à l'état affectif adulte — arriération affective qui a été prise bien à tort chez certains homosexuels pour une névrose et qui explique un certain nombre de traits de leur comportement. Il y a beaucoup d'enfance dans l'homosexualité, et c'est pourquoi la mère y a tant d'importance. Mais à notre avis ce n'est pas l'attraction maternelle qui a entraîné l'arriération affective, c'est celle-ci qui explique la formation du couple mère et fils.

Ce n'est pas parce que la mère — représentant suprême de la femme — est frappée d'interdit en raison d'une culpabilité incestueuse inconsciente, que toutes les femmes sont rejetées comme frappées du même interdit. C'est parce que, primitivement, l'inverti répugne physiquement à l'ensemble des femmes que la Mère est mise sur un piédestal, la seule Femme ici-bas, la seule Pure, puisque les désirs du fils ne l'effleurent jamais, ne la souillent jamais. Elle est, comme nous le disions par définition, l'Intouchable — on n'a pas à se défendre d'elle. L'idée de faute, de désir est si loin d'un sujet normal que l'inverti a beau jeu de vivre avec sa mère sur un pied d'intimité étroite. Les lois de la pudeur même

sont d'autant plus aisément rejetées qu'aucun problème moral ne se pose.

Les autres femmes sont souvent méprisées, jugées inférieures. La mère est sacrée. Elle est d'une autre race. Elle est la Reine. Les autres sont des esclaves dont il ne daigne même pas se servir. Tout se passe comme si les homophiles qui ont la dévotion de leur mère consentaient à l'épouser en une sorte de mariage blanc.

*
**

C'est en raison de ces explications que nous nous étonnons des réflexions d'un biologiste aussi averti que Jean Rostand quand il nous dit :

« Il semble que, tout au moins dans la grande majorité des cas, l'inversion sexuelle relève de causes purement psychologiques — déviation des instincts au cours du développement affectif — et qu'elle n'ait aucun fondement morphologique ou physiologique, encore moins chromosomique » (« Aux frontières du surhumain »).

Ainsi que le fait remarquer Serge Talbot (1) : « Peut-être l'illustre savant sous-estime-t-il les difficultés de l'explication de l'homosexualité par l'arrêt ou la déviation du développement de l'instinct sexuel. Cet arrêt n'est qu'une hypothèse, parmi beaucoup d'autres, et une hypothèse pas toujours satisfaisante, ainsi quand il s'agit de l'homosexualité animale. Et pourquoi ne voir dans l'homosexualité qu'une défaillance de la conscience, le résultat d'une muraille d'interdiction? »

Du reste un psychanalyste aussi éminent que Hesnard, qui croit à l'origine psycho-affective de l'homosexualité, ne peut s'empêcher de parler « d'un accident dans l'évolution normale, harmonieuse de l'instinct » et Freud lui-même admet une prédisposition instinctive spéciale. Le psychanalyste renvoie au biologiste. Ce que la réalité des faits nous permet de constater, c'est que l'homosexualité, selon l'expression de Serge Talbot, est une « situation fondamentale. L'homosexuel rencontre et subit une nécessité qu'il ne fait pas ».

En définitive et en résumé, les divergences qui paraissent fondamentales entre les généticiens et les psychanalystes

(1) Serge Talbot. *Arcadie*, janvier 1963.

sont plus apparentes que réelles. Quand on passe au crible la conception génétique et la théorie psychanalytique, les deux sont bien près de se rejoindre.

Un corps d'éphèbe, un visage glabre, n'empêche pas d'avoir les goûts hétérosexuels les plus nets. Par contre, un corps d'athlète herculéen peut répugner au contact d'une femme. L'homosexualité vraie, totale, semble à la remorque d'une constitution génétique spéciale, d'une perturbation chromosomique. Ce n'est pas dire que la sexualité puisse être isolée de son contexte psychique. Qu'il y ait des homosexuels psychiquement intacts, avec une intelligence virile, une haute moralité, une conception esthétique des plus saines — l'homosexuel de Platon sans érotisme sinon sans désirs — qui le contesterait? Nous l'avons déjà souligné. Mais, à côté, combien de consciences troublées, d'inhibitions morales, d'impuissance psychique, de caractères inconsistants, passifs, dissimulés, jaloux, vindicatifs réalisant une parodie féminine avec des singeries dans la toilette, la démarche, le goût du fard et du travestissement, la coquetterie efféminée des « dessous », le bébéisme.

C'est là où nous rejoignons la psychanalyse. Nous nous trouvons devant des cas de passivité, de soumission, d'humilité, qui sont loin d'être toujours un jeu. Ces sujets se plaignent de leur condition; ils souffrent, tant en raison de la contrainte sociale qu'en raison des problèmes moraux qu'ils n'arrivent pas à résoudre. Natch a justement insisté sur cette attitude masochiste qui procéderait du sentiment de culpabilité, lequel resterait accroché aux désirs incestueux de la mère. Ces sujets se sont identifiés à la mère, ils sont devenus « femme », sans pour autant se décharger totalement du poids de leur faute inconsciente. Sans doute se croit-on plus ou moins coupable quand on ne se sent pas dans la ligne normale habituelle. Mais nous persistons à penser que les explications psychologiques qui rendraient compte de l'homosexualité par l'impossibilité de résoudre harmonieusement l'identification maternelle ne sont pas convaincantes. Nous préférons penser que la psychologie homosexuelle découle du fait génétique. Une déviation totale de l'instinct ne peut que rarement permettre une évolution harmonieuse des stades de l'enfance. Il se produit des accrochages, des inhibitions, des refus dans l'affectivité naissante. Tantôt nous assistons à un arrêt évolutif. C'est la fixation, tantôt à une régression affective. Les sujets restent enfants débiles, exposés pourrait-on dire aux intem-

péries instinctivo-affectives et de ce fait s'accrochent à leur mère, font corps avec elle, ne peuvent s'en détacher, restent vis-à-vis d'elle à l'état de nourrisson, d'esclave. Ils sont leur reflet, leur double. Avec les années, le caractère, ainsi captif et captivé, garde ses habitudes infantiles et contracte des manières efféminées. Non sans malaise parfois, car une telle évolution ne va pas dans le courant habituel de l'Instinct. L'individu, sexuellement, sait désormais qu'il ne pourra approcher une femme. La mère sera la seule Femme; et pure puisqu'il ne se souille pas au contact d'aucune autre. Il sera toujours son enfant, son « petit enfant ». Quand elle mourra, il perdra avec elle la Femme, toutes les femmes. Il sera seul avec son instinct dévié et parfois tristement dévié, puisque les morales, les mœurs, les Tabous parlent de honte et de vice. En fait il ne souffre pas d'avoir inconsciemment désiré sa mère au point de devoir rejeter toutes les femmes (comment le saurait-il si on n'a pas l'imprudence de le lui dire?), il souffre de n'avoir pas affectivement évolué, d'avoir une virilité plus ou moins contrariée, troublée, gênée d'elle-même et des autres.

Les homosexuels se tirent comme ils peuvent de cette situation, les uns par dépression, dévalorisation morale, les autres par des simagrés, des comédies, des jeux, des perversions. Beaucoup aussi triomphent et deviennent des personnalités fortes sans complexes. Ils subliment.

Ainsi y a-t-il beaucoup de vrai dans l'explication psychanalytique mais *secondairement, non primitivement*. Le fait initial est dans le « gêne ». Ensuite ce sont toutes les vicissitudes de la vie affective autour d'une perturbation primordiale de l'instinct, parmi lesquelles la fixation, l'arréation affective, l'identification maternelle, le complexe de culpabilité jouent leur rôle mais à titre de phénomènes réactionnels.

« Ce n'est pas parce que je suis coupable vis-à-vis de ma mère et n'ai pu résoudre mes problèmes, que je suis homosexuel et que je me sens confusément coupable vis-à-vis d'une mère que j'aime entre toutes les femmes. » Un instinct sexuel qui va à l'encontre des grandes lois de la nature engendre un psychisme délicat, nuancé, tout imprégné d'une enfance dont il ne se dégage pas. On naît d'abord homosexuel. Ensuite on pétrit sa statue.

Dr GILBERT ROBIN.

FORUM (suite)

11. — *Comment poser un diagnostic objectif de l'homosexualité vraie (1) ?*

— Réponse du Dr VACHET.

C'est tout à fait facile, si vous interrogez celui qui vient vous trouver. J'ai eu le cas. Après avoir lu « La Psychologie Sexuelle », un garçon vient me trouver. Et avant de lui demander quoi que ce soit, je lui dit : « Vous avez très certainement lu, ce chapitre de l'homosexualité? »

« Comment pouvez-vous le savoir? », interrogea-t-il.

Ma réponse : « Parce que tout indique que vous êtes homosexuel ».

Alors ce garçon de Bruxelles m'a dit : « Je voulais savoir, étant donné que jamais je n'ai eu de rapports avec un homme. Je suis né dans une famille très croyante et je suis obligé de considérer que tôt ou tard je devrai me marier et jamais je n'ai eu un rapport quelconque, pas plus avec une femme qu'avec un homme. Je m'efforce toujours d'être au contraire très aimable avec une femme et de prendre une attitude digne vis-à-vis d'elles ».

Je lui répondis : « Il est impossible que vous échappiez à ce déterminisme qui est en vous. Bien entendu, étant donné votre nature, vous ne pouvez pas vivre constamment dans la continence. Efforcez-vous tout de même de considérer que dans la vie vous ne vous mariez pas ».

Et le garçon de me demander : « Que dois-je dire à mes parents? Ce sera un drame dans ma famille, si je ne me marie pas ».

« Vous n'avez rien à dire à vos parents. Il vous suffit de répondre que vous ne voulez pas vous marier. Supposons que vous ayez choisi la vocation de prêtre, votre famille aurait dû accepter que vous ne soyez pas marié ».

Dans ces conditions là, je dis tout de suite que c'est facile de reconnaître l'homosexuel.

(1) Voir *Arcadie* n° 143.

Ce garçon, qui était manifestement homosexuel d'attitude, de comportement, dans ses gestes, dans tout, et qui était venu pour savoir s'il y avait quelque chose à faire pour échapper à cette nature, est reparti avec cette conviction qu'il ne devait rien faire contre cette nature tellement manifeste qu'il aurait fait, à ce moment là, un véritable refoulement et qu'il y aurait eu peut-être le drame dont je vous parlais tout à l'heure à propos de ce garçon qui n'avait pas suivi mon conseil et qui s'était marié.

12. — *Y a-t-il une forme génétique de l'homosexualité?*

— Réponse du Dr VACHET.

Non. La forme génétique qui est donc celle du chromosome dont j'ai parlé tout à l'heure, est quelque chose de tout à fait exceptionnel et n'a pas été révélée partout et d'ailleurs on ne trouve pas autre chose qu'une aberration chromosomique qui ne se traduit pas extérieurement. Au point de vue constitution, l'Homme est typiquement semblable à tous les autres. C'est tout à fait différent de ces cas de chimères, conditionnés par des hormones.

13. — *Que faut-il conseiller à un homme de 25 ou 30 ans, qui a eu des expériences hétérosexuelles et homosexuelles? Allez-vous tenter l'hormonothérapie, allez-vous faire une psychanalyse, ou l'orienter vers les pratiques hétérosexuelles?*

— Réponse du Dr VACHET.

Je ne pense pas que la psychanalyse puisse apporter quelque chose. C'est mon opinion personnelle; je suis psychiatre, mais je ne fais pas de psychanalyse, et je dois ajouter que jamais, parmi les nombreux cas que je connais, de ceux qui ont fait faire une psychanalyse, il y a eu un changement quelconque. D'autre part, si vous administrez des hormones masculines, le résultat reste toujours le même; la tendance initiale, la tendance originelle demeure. En troisième lieu, l'expérience hétérosexuelle peut être tentée, mais comme je vous le disais, elle n'est qu'un pis-aller pour l'homosexuel. L'homme subit ces rapports, je dirai presque sans conviction, ou tout au moins, il n'y a pas en lui une satisfaction profonde, car il ne satisfait pas sa tendance.

C'est le cas de tous ceux qui vivent en communauté, par exemple, dans les prisons ou ailleurs. Au bout d'un

certain temps, ils sont homosexuels par une sorte de besoin, de libération de leur sexualité.

Voici une expérience, faite il n'y a pas très longtemps.

De trois cents couples de singes, on a séparés les mâles des femelles.

Pour les femelles, aucun fait n'est à signaler. Mais les mâles au bout d'un certain temps, sont devenus homosexuels. Après un certain temps, ces mâles homosexuels ont été remis avec les femelles. Pourquoi sur les trois cents mâles, y en a-t-il eu cinquante seulement qui sont restés des homosexuels purs, c'est-à-dire qu'ils n'avaient plus aucune relation avec les femelles? Pourquoi? C'est très difficile à dire. Il y a donc eu une sorte de modelage, de façonnage par l'habitude qui a été prise et là intervient sans doute, la question des réflexes.

Le problème est donc extrêmement complexe, et je voudrais le résumer comme ceci : l'individu qui est homosexuel originellement, porte en lui cette homosexualité sans que jamais, à aucun moment, il ne puisse espérer s'en débarrasser. Il faut considérer l'homosexuel avec le même œil qu'on considère le gaucher ou le daltonien, sans qu'on puisse espérer les rendre l'un hétérosexuel, l'autre droitier et le troisième emmétrope. Le fait de vouloir changer l'homosexuel présente le même danger que de vouloir changer le gaucher.

L'interrogatoire dont j'ai parlé, ne doit pas seulement porter sur les questions sexuelles, mais également, du point de vue psychologique, sur les tendances profondes de l'individu. Car l'homosexualité ne se réduit pas à une question de sexualité, et c'est pourquoi le mot « homophile » me plaît beaucoup, car il signifie : amitié de deux êtres l'un pour l'autre. Et l'Abbé Marc Oraison qui a fait des études tout à fait remarquables sur l'homosexualité, a montré que quelques fois des homosexuels arrivaient à un degré d'amour, sans que la sexualité soit chez eux prédominante. Leur tendance initiale était une tendance homosexuelle et cette tendance peu à peu s'est sublimée pour se résoudre sous forme d'amour, la plus merveilleuse qui soit.

Je crois que l'Abbé Oraison, sur ce point a conclu que à travers toutes les explications qui ont été données au point de vue psychanalyse, on ne pouvait pas arriver à changer la nature de l'homme.

14. — Attachez-vous une importance aux tests psychologiques, comme ceux de l'Armée américaine et qui tentent de déterminer si tel individu est homo- ou hétéro-sexuel?

— Réponse du Dr VACHET.

Vous savez que Kinsey a dit simplement ceci : 70 % des américains ont eu une expérience homosexuelle au moins et 10 % restent des homosexuels purs.

Il est évident que peut-être cet homosexuel occasionnel, cet homosexuel accidentel l'est devenu par le fait qu'il a vécu dans l'armée et qu'il n'a pas eu d'autres satisfactions que celles qu'il pouvait avoir avec ses camarades. A ce moment là, il y a eu une orientation, mais qui ne continue généralement pas, sauf dans les cas correspondant à ces quelques 10 % où ils sont restés homosexuels.

Mais quelle que soit la nature de l'individu, une homosexualité type est une homosexualité définitive.

ÉTUDE FONCIÈRE

et M. DE MONGALON

ACHAT — VENTE

STUDIOS — APPARTEMENTS

(avec ou sans standing)

PARIS — BANLIEUE

PRÊT sur ACHAT — INTÉRÊT DÉGRESSIF

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

Prendre rendez-vous

MAURICE SACHS

par RENÉ SORAL.

Violette Leduc, dans son dernier livre *La Bâtarde*, a fait revivre un personnage extraordinaire qui défraya la chronique scandaleuse d'entre les deux guerres : Maurice Sachs.

C'est la vie exceptionnellement dramatique de cet écrivain que je voudrais évoquer pour les lecteurs d'*Arcadie*, en même temps que cette époque qui appartient déjà à l'histoire et dont il fut le mémorialiste sans illusions : les folles années de 1920 à 1929, suivie de la crise des années 30 puis des années terribles de la guerre.

Peu d'écrivains modernes ont été à ce point marqués par leur époque, sinon Jean Cocteau. Mais si ce dernier a su brillamment tirer son épingle du jeu (jusqu'à finir dans la peau d'un académicien), Sachs fut emporté et broyé par les événements, victime de ses mauvais instincts qu'il ne sut jamais réfréner.

Il avait, comme Cocteau, des dons merveilleux : un charme et une gentillesse auxquels nul ne pouvait résister, une intelligence aiguë, une culture littéraire et artistique très étendue, une curiosité des choses et des gens sans cesse en éveil. Mais ces dons furent gâchés par la paresse, l'instabilité, la faiblesse et surtout le fond de malhonnêteté qui, toute sa vie le poussa à commettre vols, escroqueries et trahisons.

Très lucide il s'analyse dans ses livres. Contrairement à Jean Genêt, qui se glorifie d'être voleur ou traître, Sachs déteste ses vices, jure de se réformer, arrive à se convaincre et à convaincre les autres, puis recommence. Cela le conduisit à l'une des morts les plus ignominieuses de l'histoire des Lettres.

Il a décrit les aventures assez incroyables de sa jeunesse dans un livre, le plus important qu'il ait écrit, *Le Sabbat* (souvenir d'une jeunesse orageuse), composé en 1939, alors qu'il n'avait que trente-deux ans.

Il est né en 1906, dans une famille de la haute bourgeoisie israélite, mais assez déséquilibrée. Dès le début de son

livre, il écrit, avec la lucidité qui le caractérise : « J'héritais de mon père sa paresse, de ma mère son manque d'équilibre et sa passion, de mon grand-père Sachs la curiosité et l'amour des lettres, de ma grand-mère la frivolité, un certain bon goût et une certaine forme d'égoïsme (la plus dure) qui est une sorte d'indifférence de fond; et de chacun d'eux un besoin de luxe, de désordre, un grain de folie, et une très grande robustesse dans le squelette, dans les organes et dans l'âme. »

Dès sa première enfance il souhaitait passionnément d'être fille et refusait de s'endormir avant que sa nurse lui eut juré qu'il ne se réveillerait qu'après avoir changé de sexe.

A l'âge de dix ans, il commence à voler. Pour lui le vol est aussi irrésistible que peut l'être, certains soirs, le désir physique. Le plaisir que lui causa le vol fut le seul événement de sa jeunesse jusqu'à la découverte de la volupté, d'abord solitaire, puis partagée avec un camarade de collège. Il découvrit aussitôt comme Genêt, que le vol aussi bien que l'amour des garçons sont punis par la société.

Un jour, pendant l'étude, il écrivait une lettre d'amour passionnée à l'un de ses condisciples, lorsqu'il fut surpris par le Surveillant qui s'écria, plus plaisant que sévère : « Eh! Eh! on écrit à une poule! » « Une honte extraordinaire me saisit », écrit Maurice Sachs. Le pourpre m'enflamma le visage et je m'écriai, croyant me justifier : « Oh non, Monsieur, ce n'est pas à une poule, c'est à Bersa! » On peut imaginer la tête du surveillant.

Sachs décrit aussi la grande vague de sensualité qui emportait le collège tout entier, un débordement luxurieux qui avait gagné toutes les classes. La direction finit par s'en apercevoir et congédia Maurice Sachs et d'autres élèves.

Il retourna chez sa mère, qui s'était remariée et commençait à dilapider la fortune qui lui venait de sa famille. Très jeune, il se mit à fréquenter des milieux extrêmement cultivés qui étaient en relation avec sa famille. Il connut ainsi Jacques Bizet, le fils du compositeur et de Mme Strauss, dont le salon était célèbre. Marcel Proust y fit ses débuts dans le monde. Jacques Bizet avait épousé la grand-mère de Maurice Sachs, dont il avait divorcé, mais il recevait volontiers son petit-fils. Il était du reste déséquilibré et morphinomane. Un matin, il chargea son revolver, mit le canon dans la bouche de Maurice, et, le doigt sur la

gachette, lui dit : « Quand tu auras assez de la vie, c'est comme cela qu'il faudra te tuer. C'est propre et on ne sent rien. » Jacques Bizet se suicida de cette manière peu de temps après. Maurice Sachs fut également reçu chez René Blum (qui avait porté chez Grasset le manuscrit de *Du côté de chez Swann*) et chez André Ferdinand Hérold, où il put rencontrer Rachilde, Valette, Seignoboz.

Ce fut grâce à ces relations qu'il commença à être féru de littérature, goût qui lui restera toute sa vie, avec celui des garçons; il connaissait alors un grand amour partagé avec un adolescent de son âge (ils avaient quinze ans).

A ce moment, sa mère qui avait émis des chèques sans provisions, dut s'enfuir en Angleterre et il la rejoignit, au grand scandale du reste de la famille.

Il revint en France en 1922, à l'âge de seize ans. Il se jeta immédiatement dans le tourbillon de ces années folles dont il devint bientôt l'un des mémorialistes. Comme il l'écrit : « Le Paris que j'allais confronter n'a pas son pareil aujourd'hui et ceux qui sont nés trop tard pour le connaître s'en feront difficilement une idée, à moins qu'en ouvrant une « histoire du Directoire, et particulièrement celle des Goncourt, ils ne lisent en changeant les dates... Qu'il faisait bon avoir vingt ans en ces temps-là. C'était le règne de la « facilité car quand il y a de la prospérité dans le monde, « la morale se relâche. »

Au « Bœuf sur le toit », le célèbre cabaret de Moyses, il pouvait rencontrer Picasso, Radiguet, Cocteau, Milhaud, Fargue, Auric, Poulenc, Breton, Derain et bien d'autres célébrités.

Ces années folles voyaient en effet une floraison abondante de talents éblouissants dans tous les domaines, artistique, littéraire, musical. Citer des noms serait fastidieux.

Maurice Sachs, avec sa jeunesse et son charme, allait vite conquérir le tout-Paris. Il rencontra Jean Cocteau et ce fut le coup de foudre intellectuel.

Il faut lire dans *Le Sabbat* les pages où Maurice raconte sa première visite à Jean Cocteau, dans l'appartement de sa mère, rue d'Anjou, et les autres pages, très dures pour Cocteau, où il analyse avec cruauté le danger de la fascination qu'a exercé ce magicien des Arts et des Lettres.

Sachs avait tellement été séduit par Cocteau qu'il priait chaque soir devant le portrait de son idole. Il était alors prêt à suivre le poète dans l'un de ses avatars les plus curieux, la crise mystique de Cocteau.

Celui-ci en effet avait été attiré par la personnalité fascinante d'un philosophe chrétien, Jacques Maritain, et de sa femme Raïssa. Ce ménage, très remarquable, avait un énorme pouvoir d'attraction, et l'on pouvait rencontrer chez eux Claudel, Chagall, Rouault, Julien Green, Max Jacob, des prêtres, des danseuses.

Maurice Sachs, à son tour, fut séduit, mais s'engagea plus loin que Cocteau (pour lequel le seul résultat fut de changer le cœur qui figurait sous sa signature par une étoile).

Sachs était israélite. Il se convertit au catholicisme avec toute la fougue qui le caractérisait. Il fut baptisé en 1925, il avait alors dix-huit ans. Son parrain fut Jean Cocteau. Il décida alors d'entrer au séminaire. Il y resta six mois. Le début ne lui fut pas trop difficile, malgré ou à cause de la vie rude et disciplinée du séminaire. Il eut la joie de porter la soutane par permission exceptionnelle. Il écrira plus tard : « Quand on se rappelle que tout enfant déjà je « rêvais d'être fille, on imagine aisément quelles insatisfactions étranges et dissimulées se trouvaient brusquement « comblées lorsque des deux mains, comme une jeune « femme, je soulevais un peu les pans de ma robe pour monter les marches. »

Mais bientôt, la chair, un instant oubliée, reprit le dessus et le scandale ne tarda pas à éclater. Les vacances venues il partit avec sa grand-mère dans une petite ville de la Côte-d'Azur, devenue très à la mode depuis fort peu de temps : Juan-les-Pins. Il y retrouva le tout-Paris du Bœuf sur le toit et fit sensation avec sa soutane. On l'accusa bien vite de venir sur la plage et, devant tout le monde, de laisser glisser cette soutane pour découvrir un maillot de bain rose.

Mais surtout il rencontra un beau garçon, dont il tomba éperdument amoureux et il succomba. Cela lui donna à réfléchir sur la profondeur de sa vocation et, conseillé par Max Jacob, il renonça au séminaire et partit faire son service militaire.

Avec sa souplesse d'esprit et son charme, il y fut heureux. Il eut même une liaison féminine avec une jeune servante allemande, qu'il décrit avec beaucoup de drôlerie, car c'est elle qui voulait de lui et elle dut pratiquement le violer.

Rendu à la vie civile, arrivant à Paris sans un sou, son premier geste fut de téléphoner à André Gide pour prendre conseil. Gide ne devint pas tout de suite son ami, mais par la suite apportera à Sachs bien plus que ne l'avait fait Cocteau.

On a beaucoup parlé de la mauvaise influence de Gide sur la jeunesse, ainsi que de son égoïsme. Sachs prétend le contraire, et c'est Cocteau qu'il accuse de manquer de cœur et de corrompre les jeunes. Il juge très durement Cocteau, et refusa à Violette Leduc, qui lisait en 1939 le manuscrit du Sabbat, d'adoucir les termes de son chapitre sur Cocteau.

Sachs exerça alors toutes sortes de métiers, souvent à la limite du trafic et de la malhonnêteté. Il avait des relations, du talent, il eut d'extraordinaires occasions de réussite, mais il retombait toujours dans ses défauts principaux, son goût des affaires douteuses, son besoin d'argent à tout prix, sa paresse et aussi son ivrognerie. Très rapidement il devint gras, chauve, laid. Seules ses yeux restaient beaux et séduisants.

Il se mit à payer les garçons et découvrit un célèbre établissement de bains, dirigé par un certain Albert, qui avait été le modèle du Jupien de Proust et lui servit également de pourvoyeur de garçons. Proust acheta ces bains pour Albert, car cela lui facilitait l'assouvissement de certains goûts de l'écrivain qui le portaient vers des jeunes gens du peuple. Par la suite, Maurice Sachs y passera des semaines entières, s'y cachant pour échapper à ses créanciers et y écrivant ses livres.

A cette époque il fut successivement éditeur (il publia « Le livre blanc » de Cocteau), marchand de tableaux, libraire. Il fut un moment chargé par la célèbre couturière Chanel de lui constituer une bibliothèque. Il fréquente le faubourg Saint-Germain, connaît le tout-Paris.

En 1929 il est chargé de créer un département d'Art Moderne dans une galerie de tableaux à New-York. Quand il débarque, la terrible crise économique éclate, qui secoue les Etats-Unis et plus personne ne pense à acheter des tableaux.

Comme Maurice Sachs parlait fort bien l'anglais, les femmes du monde le poussèrent à faire des conférences à travers l'Amérique sur des sujets littéraires ou économiques.

Il se mit à sillonner cet immense pays, parlant de Napoléon ou de Balzac aux dames des Clubs féminins. Ce fut alors qu'il rencontra dans une petite ville des bords du Pacifique une jeune fille dont le père était pasteur. Intelligente, elle s'ennuyait dans le milieu où elle vivait. Elle se confia à Maurice Sachs, qui lui proposa de l'épouser, non par amour, mais parce qu'il pensait qu'elle pourrait lui être

utile dans sa carrière. Le mariage eut lieu, mais naturellement, il en eut bien vite assez, rencontra un jeune et beau Californien, l'enleva et décida de l'emmener en France, abandonnant sa femme dont il n'entendit plus jamais parler.

Paris avait beaucoup changé depuis son départ. La crise était également survenue et, aux années folles de l'après-guerre avaient succédé, en 1932, de graves difficultés économiques.

Néanmoins, après quelques moments difficiles, Maurice Sachs put trouver une place de lecteur à la N.R.F. où il rencontre encore bien des gens célèbres.

Mais il ne gagne pas beaucoup d'argent, et vit misérablement avec son ami américain. Il n'arrive jamais, par paresse, à écrire les livres qu'il pourrait faire. Mais il n'accepte pas le manque d'argent, et lorsqu'un jour il s'engoue de la campagne, il loue une maison, et, sans avoir un sou, la fait emménager coûteusement, mais ne peut y habiter, faute de pouvoir payer ses créanciers.

Il boit de plus en plus, grossit jusqu'à peser 105 kg. Son ami le quitte. Il tombe malade et doit suivre une cure de désintoxication.

Il essaie alors de devenir plus raisonnable, se lance dans le théâtre en traduisant des pièces anglaises avec Pierre Fresnay (*L'écurie Watson*, qui aura un certain succès), dirige à Londres un grand théâtre, fait faillite, revient en France.

En 1939 il écrit, à la campagne, *Le Sabbat*.

Mais la guerre éclate, qui allait lancer Maurice Sachs dans un mouvement infernal et causer sa mort. Il commence par travailler à la Radio d'État, au service de propagande à l'intention des États-Unis.

En juin 1940, c'est l'exode vers Tours et Bordeaux où il faillit s'embarquer sur le *Massilia* avec certaines personnalités du gouvernement français.

Sachs observe avec lucidité cette « descente au gouffre » de quarante millions de Français dans un livre intitulé *La chasse à courre*, où il raconte aussi sa vie dans le Paris de l'occupation.

Il trafique sur les louis d'or, gagne un peu d'argent, décide de s'installer à la campagne et adopte un orphelin israélien de dix ans avec lequel il s'imagine connaître les joies de la paternité. Mais il s'en lasse vite, envoie son fils adoptif aux États-Unis et retourne à Paris.

Il se lance alors dans le marché noir, et devient trafi-

quant d'or et de bijoux. Il gagne beaucoup d'argent, en dépense encore plus. Il loue un somptueux appartement quai Conti, engage un valet de chambre, jeune prostitué, et le baptise Frontin, du nom du valet de comédie. C'est bien une comédie qui se joue dans cet appartement avec des trafiquants dans une pièce, des clients dans une autre, des gigolos dans la chambre. Le train de vie est luxueux. Il couvre les beaux garçons de cadeaux afin de les séduire. Il fait des dettes, vend les bijoux qu'on lui confie afin de rembourser ces dettes et, pour couvrir la différence, commet de nouvelles escroqueries. Il est assiégé par les créanciers, mais il menace de les dénoncer aux Allemands. Lui-même manque d'être arrêté.

Enfin, à bout de ressources, en novembre 1942, il décide de s'engager comme travailleur libre en Allemagne. Il échappe ainsi à la meute de ses créanciers. Pour tout bagage, il n'emporte qu'une Bible en anglais. Il se retrouve à Hambourg, dans un chantier naval où il conduit un pont roulant. La nuit il vit dans des camps d'une saleté et d'une promiscuité ignobles. Sachs cherche le moyen d'échapper à cette misère et décide d'offrir ses services à la Gestapo.

C'est alors qu'il rencontre Philippe Monceau, ancien de la L.V.F. (Légion des Volontaires Français combattant pour l'Allemagne) qui était chargé à Hambourg de recruter parmi les travailleurs français des volontaires pour le front russe. Il était en contact avec certains services secrets allemands (sans en faire partie) qui lui demandèrent un jour son avis sur un certain Maurice Ettinghausen, Français assez curieux, très cultivé. Ce n'était autre que Maurice Sachs qui avait pris le nom de jeune fille de sa mère afin de cacher la consonance israélienne de son nom.

Philippe Monceau, quelques années plus tard, écrira un livre fort intéressant, en collaboration avec André du Dognon qui le préfaça. *Le dernier Sabbat de Maurice Sachs* raconte ce que fut la vie à Hambourg et la fin tragique de l'écrivain.

Il avait alors perdu plus de 30 kg, flottait dans un extravagant costume de golf en tweed, rapiécé. Mais bientôt, embauché par la Gestapo, à laquelle il avait fait une habile profession de foi national-socialiste, il peut s'acheter des vêtements neufs et parcourir Hambourg, car il est chargé de recueillir des renseignements sur les milieux français de Hambourg et de signaler à la Gestapo toute activité subversive.

Hambourg n'avait pas encore trop souffert de la guerre et offrait en 1943 des plaisirs variés allant de la navigation à voile sur le grand lac situé au milieu de la ville jusqu'aux boîtes à matelots et aux maisons de passe de Saint-Pauli, où grouillait tout un monde interlope de trafiquants, de prostitués, et où Sachs se plonge avec délices. Il pouvait y glaner des renseignements intéressants. Il réussit rapidement quelques missions délicates et il est bien vu de la Gestapo.

Bien habillé, bien nourri, bien logé, il redevient le brillant Maurice Sachs, à l'aise dans les intrigues, et les combinaisons louches, offrant des costumes aux garçons qu'il voulait séduire. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'est de trouver de jeunes Allemands sentimentaux qui l'aimaient pour lui-même, malgré sa laideur, et alors qu'il ne parlait pas allemand. Il s'éprend de la jeunesse allemande et trouve donc normal de trahir ses compatriotes au profit de l'Allemagne.

En juillet 1943, brusquement Hambourg est bombardée. Les bombes au phosphore incendient toute la ville. Maurice Sachs se prend pour Néron, jouit de ce spectacle d'apocalypse, tout en compatissant aux souffrances des sinistrés.

Cependant beaucoup de Français ayant été arrêtés par la faute de Sachs, il est bientôt connu des milieux français comme un espion à la solde des Allemands et tous se méfient de « Maurice-la-tante ». Mais on le craint, et on a besoin de lui.

Il réussit à convaincre les Allemands de subventionner l'achat d'une importante bibliothèque française, installée chez lui, ce qui permet, dit-il, d'attirer la jeunesse intellectuelle et d'avoir des renseignements sur tout ce qui se passe. Les œuvres de Gide, interdites en Allemagne, figurent en bonne place dans la bibliothèque.

Il ne manque pas de travail, dirige toute une équipe de mouchards, car les Allemands se préoccupent beaucoup des activités gaullistes camouflées de certains services de la délégation française chargée d'assister les travailleurs déplacés, et particulièrement aussi des foyers catholiques de certains camps, animés par un jeune Jésuite, le R.P. Jean N...

Sachs rencontre ce prêtre, fort intelligent, et se prend d'amitié pour lui. Au lieu de le charger auprès de la Gestapo — et il y avait de quoi car le Jésuite appartenait à l'Intelligence Service — il affirme à la Gestapo que le prêtre n'est pas dangereux et l'avise même qu'il est soupçonné.

Cela causa la perte de Sachs, car la Gestapo l'apprit et il fut lui-même arrêté, et, comble d'ironie, le motif de son arrestation fut d'être coupable d'infraction au fameux article 175 du code allemand qui punit l'homosexualité.

Cependant, même enfermé, il continuait à renseigner les Allemands afin d'améliorer son sort et d'atténuer les rigueurs de la prison. On lui envoyait des Français récemment arrêtés, qui avaient refusé d'avouer lors des interrogatoires, mais qui finissaient par succomber à son charme persuasif et lui disaient tout ce qu'ils avaient caché aux Allemands.

Philippe Monceau, l'auteur du livre *Le dernier Sabbat de Maurice Sachs*, avait également été arrêté (par la faute de l'écrivain) et, le rencontrant dans la prison, lui demande comment il allait : « J'écris, je suis heureux, j'ai trouvé le calme », lui répond Sachs. Inconscience? Cynisme?

La haine contre le traite augmentait dans la prison et chacun pensait à la vengeance qu'il pourrait exercer contre lui. L'occasion ne tarda pas. La défaite des armées allemandes s'acélérait, et en mai 1945, les Allemands abandonnent la prison. C'est alors le délire, et devant la cellule de Sachs, une de ses victimes s'écrie : « Ils nous ont laissé Maurice-la-tante. »

Laissons la plume à Philippe Monceau :

« En quelques secondes la porte fut arrachée au milieu « des vociférations de la masse déchaînée... »

« Sachs, tremblant, apeuré, me rappelait un cochon que « j'avais vu tuer dans une ferme. Il s'était réfugié dans le « fond de la cellule, près de la fenêtre, comme si les « trois mètres cinquante qu'il mettait ainsi entre la porte « et lui pouvaient le garantir du déchaînement de la haine. « Salope, ordure, enculé », ponctuait les coups qu'il recevait en râlant... Le sang commençait à couler sur le visage « de Sachs. Il s'appuyait au mur son visage amaigri, moite « de sueur et de sang, il subissait les injures et les coups « avec des gémissements et parfois un cri de douleur. « Lorsqu'il allait s'affaïsser, une espèce de colosse au crâne « tondu l'empoignait et le collait au mur comme un chiffon. On réclamait une corde sur l'air des lampions. Elle « fut apportée, quelques bandes de couverture tressées. « Sachs, à qui la peur et les coups reçus avaient fait perdre « connaissance, fut hissé aux barreaux de la fenêtre. La « corde, c'est le châtiment qu'inflige la masse lorsqu'elle se

« révolte, c'est le châtement auquel s'attache le plus de
« haine et de mépris. Tant de mois de souffrances subies
« par tant d'hommes demandaient encore plus que la pen-
« daison et la mort. La haine accumulée ne connut plus de
« bornes. Ce corps pendu fut encore sali et frappé; les
« ordures des cellules lui furent lancées et ses membres se
« brisèrent sous les coups de triques que lui administraient
« une dizaine de Russes qui ne savaient même pas de quoi
« il s'agissait. Lorsque Sachs ne fut plus qu'une masse san-
« glante et informe, une bouillie de chair, d'os et de sang,
« ses bourreaux l'abandonnèrent... Les bergers allemands,
« auxiliaires de la garde-chiourme, hurlaient sous les fenê-
« tres. Pour les calmer, quelqu'un proposa : — Y a qu'à
« leur foutre la tante à bouffer!

« Il y eut encore une ruée sur le cadavre de Sachs qui
« fut traîné et abandonné aux chiens. »

Ainsi mourut cet écrivain maudit. Lui qui n'avait jamais
réussi à écrire un roman (la plupart de ses livres sont des
chroniques) a réussi, comme Oscar Wilde, à mettre son
génie, mais le génie du mal, dans sa vie, qui fut plus
incroyable qu'un roman.

Je voudrais terminer sur un extrait de la préface d'André
du Dognon au livre de Philippe Monceau et qui résume
avec une parfaite intelligence la morale de cette vie :

« Les vies heureuses ne comportent pas de morale. Le
« malheur, dû, comme on le sait, aux excès, enseigne seul à
« bien conduire les passions et à en user pour le plus grand
« bien de tous. C'est en cela que le désordre a une vertu
« et qu'il y a des héros noirs, tout entier tournés vers
« l'exploration intérieure, vers la connaissance des instincts
« que, par commodité, on appelle « bas » : des Saint-Exu-
« péry à l'envers. Ce ne sont pas les hauteurs qui les atti-
« rent, mais le contraire. C'est là qu'ils prennent appui pour
« s'élever à leur façon. Ce n'est pas dans l'azur qu'ils dis-
« paraissent, mais dans leur propre déchéance. Tournés
« dans le mauvais sens — mais l'univers a-t-il un sens? —
« ils s'acharnent à leur propre perte aussi immanquable-
« ment qu'un Napoléon ou une Jeanne d'Arc, mais à des
« fins qui nous semblent obscures, sans gloire, et qui
« paraissent à beaucoup sans profit pour l'humanité. »

RENÉ SORAL.

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINEMA ET THEATRE.

Deux films italiens sont à signaler : *Il disco volante* (« *La soucoupe volante* »), de Tinto Brass, avec comme acteur principal Alberto Sordi, qui raconte les aventures d'un Martien descendu sur terre à bord d'une soucoupe volante (il rencontre, en autres, un inverti qui voudrait bien éprouver les joies de l'amour homosexuel avec un être supraterrestre : mais le Martien ne marche pas) ; et *L'Amore facile* (« *L'Amour facile* »), de Gianni Puccini, film à épisodes, dont l'un est entièrement homophile. C'est l'histoire d'une femme qui, s'apercevant que son mari est « comme ça », décide de s'assurer les services d'un jeune homme pour le tuer ; mais le projet échoue et, en réalité, c'est la femme qui est tuée ; de sorte que le mari peut tranquillement filer le parfait amour avec le garçon qui devait l'abattre. Du reste, presque toute la production cinématographique italienne courante est pleine d'allusions plus ou moins salées à nos mœurs.

On est en train de tourner, avec Vittorio Gassman comme protagoniste, *La Nature du Prince*, de Royer Peyrefitte, avec tous ses tenants et aboutissants. Parmi les films étrangers projetés sur les écrans italiens, notons *Les Amitiés Particulières* (auxquelles était consacré le numéro d'*Arcadie* d'octobre 1964), quelques répliques homosexuelles dans *Topkapi*, de Jules Dassin, et le film américain *Lilith*, de Robert Rossen, dont l'héroïne, une nymphomane, passe avec désinvolture des amours hétérosexuelles aux homosexuelles.

Pour le théâtre, l'événement à signaler est *La Governante*, de M. Brancati. C'est une histoire atroce dont l'héroïne est une lesbienne. Cette pièce avait été interdite pendant quinze ans par la censure, mais les temps changent, même en Italie.

Luigi Squarzina a mis en scène *Troïlus et Cressida*, de Shakespeare. On y voit, accentué jusqu'à l'exaspération, l'amour de Patrocle et d'Achille. Shakespeare est sans aucun doute trahi, mais l'homosexualité triomphe!

CHRONIQUE.

Pour rompre avec nos habitudes, cette chronique italienne commence avec une rubrique française concernant... Brigitte Bardot! On croirait que cela ne nous intéresse guère, et pourtant, dans *Candide*, Marguerite Duras, invoquant Trotsky, Becket et Georges Orwell, insiste sur l'incapacité fondamentale de B. B. de « mûrir » en tant que femme, actrice et mère, et sur la « profonde virginité » de la célèbre actrice. François Nourissier émet l'hypothèse d'un complexe incestueux et homosexuel chez les admirateurs de Brigitte Bardot; selon lui, le public français de ces dernières années, efféminé mais orgueilleux de sa virilité, s'est créé cette idole « équivoque, qui lui tient lieu de fille par l'âge, mais aussi de sœur par l'aspect et peut-être même un peu de frère... ». En dernier lieu, Simone de Beauvoir écrit : « Brigitte est le modèle accompli d'un certain type de nymphe ambigu. Vu de dos, son corps de danseuse, mince, musclé, est presque androgyne. En notre période d'évolution idéologique et de volonté d'hédonisme, Brigitte Bardot rappelle les images féminines décadentes de la « Belle Epoque », les éphèbes des peintures de Gustave Moreau, la *Fraïsette*, de Gaston La Touche, et *Monsieur Vénus*, de Rachilde, qui connut alors une si grande vogue. »

A propos de Paris, les journaux italiens disent merveille des spectacles plein d'érotisme et d'homosexualité de Nicolas Bataille. *Arcadie* s'y intéressera-t-elle un jour?

Les journaux italiens, selon leurs tendances et la qualité de leurs rédacteurs, continuent à donner de l'homosexualité des tableaux forts variés. Ainsi *Il Mondo* écrit à notre sujet : « Jusqu'à ces dernières années, ce petit monde était, à Rome, plus acceptable, moins équivoque, à la fois plus franc et plus modeste qu'aujourd'hui et en tout cas plus gai, plus ouvert, plus sincère. Les goûts particuliers étaient dissimulés, ou manifestés avec une certaine discrétion de bon goût, tandis qu'aujourd'hui ils s'évalent sans vergogne et de façon presque agressive. Une race nouvelle s'est établie au milieu de nous, composée de gens qui semblent

appartenir, à proprement parler, à un troisième sexe ou plutôt à un sexe nouveau, jusqu'ici inconnu. Ce sont des monstres impénétrables, qui présentent les caractères d'une évidente duplicité. Car il ne s'agit plus, comme autrefois, de jeunes gens de nature féminine ou vice-versa; il s'agit de gens qui sont à la fois, réellement, hommes et femmes, foncièrement ambivalents, oui : une race nouvelle, des monstres... A la base de tout cela, il y a une dégradation volontaire. A Milan, l'intellectuel devient gris, respectable; à Rome, souvent, il est débraillé et équivoque comme le cinéma... »

Un point de vue aussi hostile se retrouve dans l'initiative du député démocrate-chrétien Gagliardi, qui a demandé l'ouverture d'une enquête parlementaire sur la prostitution et l'homosexualité qui, à son avis, sont en expansion continue et dangereuse. Nous ignorons quelle suite pourra avoir une telle proposition, d'autant plus que M. Gagliardi s'est disqualifié par une proposition de loi tendant à imposer aux touristes un costume « habillé » pour visiter certains lieux sacrés ou patriotiques... Même son de cloche dans un journal d'extrême droite ultra-catholique, *Gente*, qui écrit : « Voici quelques années nous aurions renoncé à traiter d'un sujet aussi scabreux; mais la situation qui s'est développée en Italie rend urgent que cette grave menace soit portée à la connaissance des jeunes gens et des familles, et que l'instinct de défense morale soit ravivé dans notre société. Le questeur de Venise, M. Marzano, qui a pris des mesures sévères dans ce délicat domaine, mérite des éloges. Mais, par contre, quel blâme appliquer à ces cinéastes qui cherchent à accréditer l'idée que l'inversion sexuelle n'est pas une anomalie, une maladie ou un vice, mais une distinction, une condition couramment admise et acceptée, presque un signe de vertu particulière? Quand on voit le parti communiste qui, par une mystification grotesque, réussit à s'imposer à certaines couches populaires, accepter parmi ses apologistes les homosexuels les plus effrontés, comment veut-on éviter que ce phénomène se répande dans le peuple? » L'ignorance et l'anti-communisme atteignent ici des sommets.

Les rubriques de correspondance féminine des journaux sont toujours intéressantes. Dans *Noi Donne* (« Nous les femmes »), hebdomadaire du Parti communiste italien, un « lecteur affectionné » (telle est la signature) écrit ceci : « Je suis un jeune homme de dix-neuf ans, j'ai été élevé

avec des habitudes saines et j'ai reçu la meilleure éducation pour être conscient de ma nature d'homme... Mais depuis mon adolescence, avec une évidence toujours croissante, s'est développée en moi la conviction que tout ce que je fais appartient au sexe opposé... J'éprouve un sentiment continu de malaise parce que toutes mes actions me semblent imposées par le devoir de me conformer à mon apparence physique, alors que cette apparence ne correspond pas à mes réactions intimes... Cette réalité que je dissimule à tous me fait éprouver l'embarras le plus humiliant, car je sais qu'un jour arrivera fatalement où ma véritable nature sera découverte, et qu'il en résultera pour moi douleur et sacrifice. » Voici la réponse de la directrice de *Noi Donne* : « Oui, cela existe dans la vie. Le corps humain est une machine fragile et délicate, qui peut tout à coup se dérégler... Il y a encore des maladies qui par suite d'un mauvais choix des valeurs ou d'une pudeur mal placée sont qualifiées de maladies secrètes... Parmi elles, celle qui frappe notre jeune ami. Elle est source d'humiliation et d'angoisse, et, une fois découverte, souvent d'ironie et de mépris... Un spécialiste pourrait certes aider à résoudre un drame qui, sans doute, est avant tout psychologique, et ensuite seulement physique. La science est au service de l'homme, à condition que l'homme lui demande aide et conseil... La solution la plus erronée serait de s'abandonner au découragement et, par ignorance ou paresse, de ruiner une vie qui peut être riche de possibilités. » Réponse, comme on voit, assez modérée.

Dans un tout autre genre, relevons à l'intention des lecteurs d'*Arcadie* deux charmantes nouvelles d'un anticléricalisme discret, publiées par *Il Mondo*.

La première, intitulée *Il Predicatore*, est signée de Giuseppe Neri. Elle raconte l'histoire d'un infirmier qui soigne un prédicateur. Un jour, après la piqûre, il est invité par le moine à rester bavarder un peu. La conversation commence par des banalités, mais l'infirmier ne tarde pas à s'apercevoir que son interlocuteur, en parlant, suit un fil invisible. Il se fait plus attentif, le laisse parler, tantôt lui accordant une attention distraite et tantôt le provoquant par des questions faussement naïves. Mais cette attitude désorientée complètement le moine, qui le regarde hésitant, incertain s'il doit continuer ou tout remettre à une meilleure occasion. L'infirmier s'en aperçoit et, curieux de savoir où l'autre veut en venir, l'encourage d'un sourire, feignant de

s'intéresser à lui. Le prédicateur, sûr de l'avoir introduit dans son secret et d'avoir gagné sa compréhension, continue à parler de plus en plus franchement. L'infirmier n'a désormais plus aucun doute; curiosité apaisée, il commence à se sentir embarrassé et à redouter l'issue de l'affaire. Il voudrait bien trouver un prétexte pour s'en aller, mais le prédicateur ne réussit plus à se contrôler.

La seconde nouvelle, intitulée *Le Monachine* (« *Les moinettes* »), due à Alcide Pasolini, fait gracieusement pendant à la première. L'auteur y décrit la vie d'une pension de famille pour dames au bord de la mer, tenue par des religieuses, et dans laquelle aucun homme n'est admis, même les maris des pensionnaires. Dans une aile de la maison sont cependant logés deux prêtres pauvres, qui font une cure d'iode. Les « moinettes » sont gentilles avec les pensionnaires, leur préparent leurs bains, les habillent. Avec deux d'entre elles, leurs préférées, deux sœurs se sont enhardies à suggérer qu'elles seraient mieux en bikini et même qu'elles pourraient prendre des bains de soleil dans un endroit qu'elles connaissent. « Nous sommes entre femmes », disent-elles pour se justifier. « Mais non, disent les dames : il y a aussi des hommes. » « Comment ? » Les bonnes sœurs s'affolent. « Mais oui, vous oubliez les deux prêtres. » « Ah, ceux-là ! », répondent les religieuses, rassurées en riant de plus belle. Un jour que les deux dames gonflent un matelas pneumatique, les sœurs leur demandent de le leur prêter pour la soirée, pour se baigner de nuit, quand il n'y a plus personne sur la plage. Le samedi suivant, la chose est racontée aux deux maris, qui insinuent aussitôt que les religieuses vont retrouver les deux prêtres, profitant de l'obscurité. Protestations scandalisées des dames, mais les maris insistent et décident de guetter ce qui va se passer. C'est une nuit de pleine lune; on n'entend que le bruit de la mer. Tout à coup deux ombres blanches sortent de la pension, pénètrent dans l'ombre des pins. Ce sont les deux « moinettes » qui se déshabillent en s'aidant mutuellement. Elles ramassent le matelas pneumatique et entrent dans l'eau, où elles s'amuse, se bousculent. Les dames tirent leurs maris par la manche. « Cela suffit », dit l'une d'elles. « Vous avez eu tort de nous amener ici, elles étaient si belles toutes les deux, on aurait dit des êtres immatériels. »

Ces deux nouvelles nous remettent en mémoire une histoire qu'on se raconte à Rome. Wilma explique à son confesseur que, depuis quelque temps, son fiancé semble s'inté-

resser de façon excessive à son jeune frère. « Que faire, mon père? » demande-t-elle. « Aimez davantage votre frère, ma fille. Ainsi vous vous trouverez unie à votre fiancé dans l'amour de votre frère, comme les chrétiens sont unis entre eux dans l'amour du Christ. »

Mais il faut conclure cette chronique sur une note plus sérieuse. Il s'agit de la nouvelle explication psychanalytique de la jalousie. La jalousie serait la manifestation inconsciente d'un sentiment de colère et de dépit de la part du mari qui souhaiterait (toujours inconsciemment, bien entendu) que son rival reporte sur lui les attentions qu'il témoigne à sa femme. Une explication du même ordre s'appliquerait aux sentiments d'une femme envers la rivale qui tente de lui arracher son mari. L'auteur de l'article où nous avons lu cette théorie commente : « Sans aucun doute, l'homophilie est aujourd'hui à la mode : il suffit de jeter un coup d'œil aux chroniques des journaux pour s'en rendre compte. Néanmoins, la nouvelle théorie cogitée par les psychanalystes pour expliquer la jalousie ne réussit en aucune façon à nous convaincre, et ne peut trouver de justification que si on se rappelle qu'elle se réfère au domaine de l'inconscient, lequel devrait être par définition inconnaisable, et où, par conséquent, comme dans la nuit hégélienne où toutes les vaches sont noires, tout est possible. »

MAURIZIO BELLOTTI.

YVES DE SAINT-AGNES

UNE RÉVOLUTION SEXUELLE

« La Suède et la Liberté »

Ed. Julliard — 170 p. — 15 F

DERNIÈRE HEURE D'ANGLETERRE

Depuis notre dernière chronique (1) deux événements ont marqué une importante étape dans l'émancipation de nos cousins britanniques. Le premier, c'est que la Chambre des Lords, menée tambour battant par Lord Arran, a finalement adopté le projet de loi rendant légale l'homosexualité entre adultes consentants et en privé.

Malheureusement ce vote intervient trop tard pour que la Chambre des Communes — seule habilitée à donner force de loi au projet — puisse en discuter avant la fin de la session 1965; et en vertu de la procédure parlementaire anglaise, le vote de la Chambre des Lords sera à reprendre à zéro l'année prochaine! Mais Lord Arran affirme qu'il ne se laissera pas arrêter par un si petit obstacle.

L'autre événement notable — sur un autre plan — c'est la publication, par le *Daily Mail* du 28 octobre, des résultats d'un sondage d'opinion révélant que... presque deux tiers de l'opinion publique anglaise estiment que l'homosexualité entre adultes consentants et en privé n'est pas un délit! Avec cette lumière nouvelle jetée sur l'état d'esprit véritable de leurs électeurs, les députés puritains auront maintenant à réfléchir... Jusqu'à présent, il semblait admis par tout le monde que la réforme de la loi anti-homosexuelle se heurtait à l'hostilité de la part de la majorité de la nation, et qu'elle choquait le peuple anglais dans son ensemble. Or, voici que c'est le contraire qui est vrai! Nul doute que, dans un pays aussi profondément démocratique que l'Angleterre, cette constatation n'influe de façon décisive sur le vote des Communes l'année prochaine.

Ajoutons à cela l'appui sans réserve donné à la réforme par les deux archevêques anglicans — Cantorbéry et York — chefs spirituels de l'Angleterre, et attendons avec espoir la session 1966 du parlement de Westminster...

M. D.

(1) Voir *Arcadie* n° 141.

ENTRE LES LIGNES

Valéry LARBAUD

Laissez-moi, s'il vous plaît, ce soir, vous conduire, dans la compagnie de Valéry Larbaud, au vert paradis des amours asexués.

Larbaud est en effet l'un des auteurs qui, à mon sens, ont le mieux pénétré les cruelles douceurs, les troublantes ambiguïtés des amours arcadiennes à leur naissance; et ceci concerne aussi bien nombre de vous, cousins, que, cousines, beaucoup des vôtres.

Je m'effacerai devant lui. Je lui laisserai souvent la parole. Toute glose excessive serait ici un sacrilège.

*
**

Je ne rappellerai d'abord que pour mémoire la délicieuse idylle nouée entre le « petit Marquez » et Joanny Léniot dans *Fermina Marquez*. L'ouvrage est connu. C'est même (avec *Barnabooth*) le seul ouvrage vraiment connu de Larbaud.

Une telle fraîcheur, pourtant, se dégage de ces pages que je ne résiste pas à la tentation de citer quelques lignes, tant elles éveillent de souvenirs chers en des mémoires arcadiennes.

« Le petit Marquez, pour la première fois, regarda Léniot. Et son regard était plein d'étonnement. Il essaya, tristement, de sourire. Alors, Joanny n'hésita plus. Il lui prit la main, se pencha sur lui et l'embrassa. Marquez se débattit, voulut se dégager; sa fierté se révoltait. Mais il avait trouvé, depuis son entrée au collège, tant de dureté, et tant de cruauté même, que cette marque de tendresse — et venant d'un grand — abolit tout son courage, toute sa farouche résignation à souffrir. Il s'abandonna, mit sa tête contre la poitrine de cet ami, et pleura toutes ses douleurs.

« Cependant tous deux, enlacés, continuaient à monter, mêlés à la foule des élèves. Léniot cherchait des paroles

VALÉRY LARBAUD

appropriées; mais il n'en trouvait pas. Une joie triomphale le possédait (...) Voilà sans doute ce que c'était que « goûter dans le crime une tranquille paix ». Ainsi parle Larbaud. Rien que par touches légères. Jamais il n'appuie, jamais il ne force. Tout est pudeur. Tout est grâce.

*
**

Ouvrons maintenant le recueil des « *Enfantines* ».

La première nouvelle, intitulée « *Rose Lourdin* », est le récit d'un amour de collégiennes : celui de la petite Rose, la narratrice, pour une compagne d'école : Rosa Kessler. Tout serait à citer.

Une phrase seulement, une longue phrase gonflée de nostalgies sur quoi s'achève (ou presque) le récit, me servira d'illustration à ce que j'avance :

« Voilà. Mais de l'essentiel je ne vous ai rien dit. Oh, la couleur, le son, la figure de ces vieux jours sans histoire de mon enfance. La voix solitaire de notre cloche, à la fin d'une longue aube où les chants d'oiseaux avaient foisonné; les acacias en fleurs, dans la cour, toute une nuit au fond de mon sommeil, comme un goût dans la bouche; l'odeur neuve de ma robe d'uniforme, les dimanches matins, quand je sentais devant moi un grand jour sans leçons, pour ne penser qu'à elle... »

*
**

Toutes les « *Enfantines* », du reste, sont parsemées d'impressions arcadiennes, fulgurantes et fugitives comme des éclairs, qui, peut-être, n'arrêtent pas l'attention de M. Joseph Prud'homme (car M. Prud'homme ne s'intéresse jamais qu'aux intrigues dans ce qu'il lit) mais qui, chez vous, cousins, éveillera, j'en suis sûr, de longs émois, de précieuses résonances, et chez vous aussi, cousines.

Regardez « *Dolly* » : « elle s'est amourachée d'une de ses camarades d'école, et aujourd'hui elles se sont donnés rendez-vous près de la rivière, là où il y a des pentes gazonnées où l'on s'étend et du haut en bas desquelles on se laisse rouler en riant ».

Même charme délicat, mêmes chastes aperçus (et toujours aussi troublants) dans *Rachel Frutiger*, dans *Devoirs de vacances*.

Témoin cette porte ouverte sur des arrière-plans arcaïques, bleutés de brumes à la Vinci, à la fin de *Devoirs de vacances* :

« Ah, comme, tout à coup, le bonheur vient nous trouver jusque sur le seuil du sommeil : après-demain, dans le tumulte d'un soir de rentrée, sous les lumières rouges, dans la poussière, au tournant d'un corridor, une petite main brune se posera doucement sur notre bras... »

Qui de nous, cousins, qui de vous, cousines, n'a rêvé de la sorte, en tel début d'octobre, en telle veille de rentrée des classes?

*
**

Ici et là, aux images vaporeuses, aux songeries éveillées, viennent se mêler des réflexions, des commentaires égrenés sur un mode léger, avec ce ton feutré dont Larbaud a le secret, comme en se jouant, sans y toucher, sans y paraître.

Voici l'une de ces notules, abandonnée à plume courante; je l'emprunte au recueil « Amants, heureux amants » :

« Le sexe : une chose ajoutée, un déguisement. Et puis, il y a tous les degrés de l'un à l'autre. »

Ou bien ceci, dans la série de « Jaune Bleu Blanc » :

« Essayer de faire croire à son jeune ami qu'un homme de quarante ans est un vieillard. »

Pour qui sait à quel point Valéry Larbaud pesait chacun de ses mots, et le moindre de ses silences, le choix du masculin, ici, est singulièrement révélateur.

*
**

Il faut lire également — et toujours dans « Jaune Bleu Blanc » — l'admirable portrait, esquissé par Larbaud en quelques pages, du gigolo-parisien-type; c'est un croquis à la pointe sèche, implacable de netteté, mais ouaté, après coup, de flous comme attendris, qui adoucissent l'image et s'attardent sur ses contours. L'ironie reste tendre, un peu complice; on y sent même percer de secrètes nostalgies. Le dernier mot dit tout (comme souvent chez Larbaud) :

« Il me semble, vraiment, qu'en perdant ce camarade, je me suis éloigné du cœur de Paris. »

*
**

Voilà donc, jetées au hasard, sans ordre aucun, quelques images, parmi bien d'autres; et peut-être pas les meilleures.

Il m'eût fallu copier, il m'eût fallu transcrire; il m'eût fallu œuvrer en vrai Bénédictin. La place eût manqué ici, et le travail, je le confesse, eût insulté à mon sybaritisme.

Mon seul propos, ce soir, chers cousins et cousines, aura été de vous inciter à ouvrir ces recueils de récits, de nouvelles, tous ces petits livres d'allure anodine. Si j'ai réussi dans mon dessein, je vous aurai permis, me semble-t-il, de retrouver, au gré de vos lectures d'hiver, l'odeur insaisissable et saisissante des printemps évanouis, le goût tenace, le goût fugace des paradis perdus : *nos paradis perdus, notre quête éternelle.*

Le meilleur de nous-mêmes est sans doute là, dans le souvenir de muettes et sourdes amitiés, nées sous quelque préau d'école, mûries dans la pénombre des dortoirs : de ces amitiés que, maintenant, nous appelons « particulières ».

De telles amitiés, avant que Roger Peyrefitte les nommât et s'en fit l'historien unique, en leur donnant une éternelle jeunesse, Valéry Larbaud a été, en quelque sorte, le poète élégiaque, le chantre précurseur. Il a su, mieux que personne, discerner au cœur de l'homme adulte, la secrète nostalgie du paradis perdu; en le lisant, chers cousins, chères cousines, chacune et chacun d'entre vous la retrouvera, cette nostalgie, cruelle et douce comme une blessure infligée par une main chérie : « Qui chante son mal l'enchanté. »

Alors, comme l'a su faire Valéry Larbaud dans *Aux couleurs de Rome*, vous redécouvrirez, par là même, toute la saveur de ce merveilleux vers incantatoire échappé à la plume de Francis Thompson :

« *Toi, dont le sexe n'est encore que dans ton âme...* »

C'est toute la grâce que vous souhaitez en vous quittant,
Votre cousin de Béotie,

JACQUES FRÉVILLE.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

LE STICK ET LA CRAVACHE

par GWIN GRIFFIN.

Oser établir « une atroce parenté » entre un Chef d'Etat-Major de l'armée britannique et un tortionnaire de Dachau n'est pas chose courante, même dans un roman. C'est pourtant ce qu'a fait Gwin Griffin dans *Le stick et la cravache* aux éditions Albin Michel.

Publié d'abord en anglais, à New-York, le livre renferme une critique acerbe, et peut-être outrancière, de l'armée anglaise et de ses chefs. Ce ne sont, chez les officiers, que rites et préjugés de classe, « totems de caste..., privilèges désuets, traditions absurdes... Pratiques et rituels aussi vieux et éventés que le Porto de Sa Majesté ». Il y a là de quoi satisfaire antimilitarisme et anglophobie, d'autant que ces critiques relèvent d'une psychologie profonde.

Pourtant, ce n'est pas ce qui, dans notre cas, donne au roman son importance exceptionnelle. Simplement ceci aide à comprendre cela.

« Sadisme en uniforme » annonce la bande de présentation; tel est l'aspect particulier de la sexualité que nous trouvons et qui peut nous préoccuper.

Dans une école d'officiers en Egypte, un « garçon maigre et brun » de dix-sept ans, Van der Haar, subit l'entraînement habituel des Cadets en attendant de pouvoir, à dix-huit ans, être affecté à l'Intelligence Service. Mais, crime impardonnable, l'armée ne l'intéresse pas. Rien de particulièrement grave à lui reprocher, seulement, il n'est pas comme les autres. Humiliations, punitions, brimades, parcours du combattant, station immobile au grand soleil, ne parviennent pas à lui inculquer cette rigidité — ce vide — du vrai militaire de carrière. On décide donc de le punir. Ah! si du moins l'on pouvait encore employer « les bons vieux châtiments », stick, cravache ou bâton... Impossible? Peut-être pas; on va essayer. Et c'est au mess, devant les brandy-soda — « oui Youssef et n'oubliez pas la glace » — que sera mis au point ce « passionnant exercice de psychologie tactique ». Ils sont tous là : le Chef d'Etat-Major Exelfield avec ses yeux glacés

(1) *Le stick et la cravache*, par G. Griffin. Editions Albin Michel. Prix : 9,87 F.

et sa « méchanceté à l'état pur »; Lutwyche, le capitaine, fort sensible au charme des jeunes gens et qui trouverait dans le spectacle du châtiment un exutoire à son terrible attrait pour Van der Haar; le lieutenant Hood, « chef-d'œuvre » du système militaire britannique, aurait là « une basse revanche » sur une enfance malheureuse.

Il y a aussi le Directeur de l'Instruction qui n'arrive pas à comprendre qu'on en puisse arriver là, qui plaisante, se révolte et voit clair : « Seriez-vous par hasard des sadiques ou des compliqués de la braguette? » Rien n'y fait; la machine administrative mise en route ne s'arrêtera plus et pour prix de son intervention le Major instructeur recevra du Colonel l'ordre de présider la cérémonie punitive : suivant un rituel humiliant et compliqué, Van der Haar recevra, nu, devant les officiers en grande tenue, les douze coups de canne auxquels ils l'ont condamné, « non seulement parce qu'il était différent d'eux mais parce qu'il était très jeune, timide... et joli garçon ».

Et cela se passe « conformément aux ordres reçus ». Le roman se terminera de façon dramatique car si la cruauté est en général bien tolérée, elle devient pour certains inacceptable dès que s'y trouve impliquée la moindre nuance de sexualité.

Maîtrise du récit et rythme de l'action sont également remarquables. Quelques retours en arrière permettent de mieux comprendre les ressorts intimes de chacun, un peu comme dans la tragédie grecque, le chœur intervenait pour commenter les événements. Là aussi une victime innocente, un destin cruel, des exécutants contraints par discipline à une besogne qui les écœure.

Une émotion contenue mais profonde se dégage du roman, mise en valeur, si l'on peut dire, par la sobriété des descriptions et la simplicité du vocabulaire. Ainsi quand Van der Haar apprend qu'on va le frapper il ne peut croire à une chose pareille; « accent et syntaxe avaient perdu ce ton et ce tour suprêmement britanniques » et il pousse ce cri : « Mais pourquoi? », question qui n'aurait jamais dû pouvoir être posée.

C'est un livre assez exceptionnel et qui jette « d'inquiétants coups de sonde sur les profondeurs obscures de l'âme ».

Un film récent : *La colline des hommes perdus*, traitait d'un sujet voisin. Un livre a cet avantage qu'on peut le reprendre, le rouvrir où l'on veut. C'est, je pense, ce qu'il faut faire avec le roman de Griffin, le lire, le relire... et réfléchir.

DENIS BRUN.

UNE JEUNE FILLE NOMMÉE JULIEN

de MILENA MILANI (1).

Sans être un très grand livre ce roman n'est pas dénué de tout mérite.

Il est plus délicat de peindre des sentiments en demi-teinte que des paroxysmes — et il y a quelque courage à le faire, car c'est aller à l'encontre de la mode.

Julien très délaissée par une mère occupée par ses amours, a connu dès un âge très tendre (entre onze et treize ans) un apprentissage homophile avec une femme déjà mûre.

Dire que cela l'a marquée risquerait d'être inexact, mais sans pencher vers les amours féminines, en dépit de plusieurs tentatives, l'approche des hommes ne lui procure aucun plaisir.

Comme souvent dans le Sud elle fait précocement ses apprentissages; elle est fort peu monoandre et se limite rarement à un seul garçon.

Luciano et Camillo, Lorenzo et Franco, il y a toujours dans ses attitudes deux foyers comme dans l'ellipse et peut-être cela lui est-il indispensable!

Loin de nous l'intention de lui jeter la pierre pour une politique de bascule qui est sans doute le propre de tout être humain quelque peu évolué.

Dans la vie assez terne de Julien deux événements : la mort accidentelle d'un bel adolescent — Camille — tué dans un accident de ski dont elle s'estime responsable et le complexe de castration qui la pousse à lacérer à coup de canif le sexe d'un ami de rencontre, Siro.

De cet épisode d'ailleurs nous ne connaissons pas les résonances car il clôt le livre et semble plus rêvé que vécu. La frigidité, l'impuissance sexuelle, ce sont des sujets ingrats. Louons Milena Milani d'avoir su nous y intéresser. Une jeune fille nommée Julien reflète mieux que bien des œuvres les ambiguïtés, les perversités, les troubles de l'adolescence.

Avec moins de grâce peut-être, moins d'habileté aussi mais beaucoup plus de franchise, c'est Agostino mis au féminin.

SINCLAIR.

(1) Stock. Prix : 18,50 F.

LA MORT A VENISE

de THOMAS MANN.

« Son manuscrit terminé, Lawrence laissait à l'éditeur ou à ses collaborateurs le soin de couper ce que l'esprit public ne pourrait supporter : on n'est pas le premier romancier de son temps sans savoir qu'il y a lieu de compter avec la bêtise humaine », écrivait M. André Malraux dans la préface de *L'Amant de Lady Chatterley*, publiée dans le « Livre de Poche ». Il faut savoir gré aux éditeurs des collections de poche de faire, malgré tout, confiance à l'esprit public. Platon, Schopenhauer, Lautréamont, Oscar Wilde, Proust, Freud, Gide, Cocteau, Peyrefitte, Sartre ont atteint de nouvelles couches de lecteurs grâce à la « Petite Bibliothèque Payot », le « Livre de Poche », « J'ai lu », « Idées », « 10/18 ». La collection « 10/18 » a publié *La Religieuse*, de Diderot, *L'Histoire de Sainville et de Léonore, Les Infortunes de la vertu*, du Marquis de Sade. L'esprit public l'a très bien supporté, alors que le gouvernement auquel appartient M. André Malraux interdisait *Les Larmes d'Eros* du grand écrivain Georges Bataille et les ouvrages purement scientifiques d'Havelock Ellis et de W. Stekel. M. Tout-le-Monde n'a pas plus d'esprit que M. de Voltaire; mais il est, en somme, sympathique, et la stupidité qu'on lui prête est souvent artificielle et obtenue par des pressions extérieures.

J'espère que lui plaira *La Mort à Venise*.

Né en 1878, descendant par son père d'une famille patricienne de la vieille ville hanséatique de Lübeck, et de sang latin par sa mère, Brésilienne-Portugaise, Thomas Mann a reçu en 1929 la consécration du Prix Nobel de littérature. Réfugié aux Etats-Unis après l'avènement du national-socialisme, naturalisé Américain, cet esprit cultivé, élevé, d'une grande finesse, est mort en 1955, laissant une œuvre considérable.

Les Buddenbrokks, son premier roman, décrit la décadence d'une famille bourgeoise.

La Montagne Magique est un roman de sanatorium où les héros, reclus, comme ceux de *L'année dernière à Marienbad*, dans un palace baroque, se livrent à d'innombrables passes d'armes sur la vie et la mort, la guerre et la paix, la science et la foi, l'ascétisme et la volupté.

Le thème dominant de *Tonio Kröger*, suggéré par son titre même, est le dualisme ethnique, les conflits où le mélange de sang germano-latin n'est pas sans jouer un rôle. Tel est le cas dans l'amitié particulière que Tonio, à quatorze ans, éprouve pour Hans Hansen, le jeune

(1) « Livre de Poche ».

garçon aux cheveux d'un blond de lin, « remarquablement joli et bien fait, large d'épaules et mince de hanches, avec des yeux d'un bleu d'acier, un regard vif et dégagé », incarnation du pur type germain.

« Le fait est que Tonio aimait Hans Hansen et avait déjà beaucoup souffert par lui. Celui qui aime le plus est le plus faible et doit souffrir; son âme de quatorze ans avait déjà appris de la vie cette simple et dure leçon (2).

Tonio Kröger disait qu'on ne peut cueillir une petite feuille, une seule, du laurier de l'art, sans la payer de sa vie. Il annonçait ainsi **La Mort à Venise** dont le thème, dit justement Geneviève Bianquis, est « la fascination mortelle que peut exercer la beauté physique, celle que Platen a chantée dans les vers célèbres :

« Celui dont les yeux ont vu la beauté
A la mort dès lors est prédestiné... »

Gustav Aschenbach, un écrivain d'âge mûr, de renommée européenne, est pris d'un subit désir d'évasion en apercevant alors qu'il attend le tramway à l'arrêt du cimetière, un homme en costume de voyage. Obéissant à ce signe du destin il se rend à Venise, où ses yeux vont voir la beauté, incarnée en un adolescent aux cheveux longs qui pouvait avoir quatorze ans (l'âge de Hans Hansen) :

« La pâleur, la grâce sévère de son visage encadré de boucles blondes comme le miel, son nez droit, une bouche aimable, une gravité expressive et quasi-divine, tout cela faisait songer à la statuaire grecque de la grande époque, et malgré leur classicité les traits avaient un charme si personnel, si unique, qu'Aschenbach ne se souvenait d'avoir vu ni dans la nature ni dans les musées une si parfaite réussite. »

Le choléra se déclare dans la ville. Au lieu de fuir pour reprendre sa vie desséchée de romancier conformiste, Aschenbach choisit la beauté et la mort : il reste pour regarder en silence sur la plage Tadzio, le gracieux adolescent polonais, construire avec ses sœurs des châteaux de sable, ou pour aller, « bercé dans sa gondole, mollement adossé aux coussins noirs, glissant à la suite de l'autre embarcation noire, à la proue relevée en bec, sur la trace de laquelle l'entraînait la passion ». Comme l'a écrit ailleurs Thomas Mann : « Certains êtres s'égarèrent nécessairement, parce qu'il n'y a pas pour eux de vrai chemin. »

Bien des thèmes arcadiens sont évoqués avec tact dans ce petit livre. Nul ne l'interdira. Il ne fera point « du vieux François se froncer l'œil austère » : les Prix Nobels ne se mangent pas entre eux. Au fond, le seul reproche que la bêtise humaine puisse faire aux homophiles c'est de déranger parfois le solide équilibre de la bêtise satisfaite. Mais J.S. Mill ne nous a-t-il pas appris qu'il valait mieux « être un homme mécontent qu'un pourceau satisfait, être Socrate malheureux qu'un imbécile content » ?

(2) Tonio Kröger, Stock, 1931.

« Les autres hommes, dit Kierkegaard, ont des fonctions assurées; ils ne se tendent jamais jusqu'à l'extrême; ils sont tranquilisés par femmes et enfants. Je ne médierai jamais de ce bonheur, mais je crois que ma tâche est de me passer de tout cela. Chaque fois que l'histoire du monde fait un pas important en avant et franchit une passe difficile avance une formation de chevaux de renfort : les hommes célibataires, solitaires, qui ne vivent que pour une idée » (3).

SERGE TALBOT.

(3) Cité par Jean Wahl : *Etudes Kierkegaardiennes*, Vrin, p. 25.

MICHEL DEL CASTILLO

LE FAISEUR DE RÊVE

« Quatre années d'adolescence dans un Bagne d'enfants »

Ed. Julliard — 380 p. — 15 F

JOHN RECHY

CITÉ DE LA NUIT

« La vie homophile, la nuit, en Amérique »

N. R. F. — 466 p. — 24,30 F

THÉÂTRE

CELUI QUI DONNE SA VIE

drame en 4 actes de MARC DANIEL.

A mettre en scène les premiers chrétiens de Rome au Théâtre, on prend un très grand risque. Aucun chef-d'œuvre ne pousse à l'ombre de **Quo Vadis** et de **Fabiola**, dont les images d'Epinal et les fadeurs cléricales sont entrées à jamais dans nos yeux et dans nos cœurs d'enfants. Aussi étais-je assez inquiet devant le rideau de la salle Adyar, l'autre soir, qui allait, en se relevant, nous révéler une des multiples tragédies de la première ère chrétienne.

Le premier acte, d'ailleurs, ne dissipait point toutes mes craintes, où l'on voyait un évêque pousser au baptême le jeune Marcus, neveu de l'Empereur Valérien. Il prétend aussi le détacher de sa passion pour Lucius, un tribun dont la mâle beauté l'a conquis. L'Evêque Sixte, fidèle à l'anathème jeté par les judéo-chrétiens sur l'amour qui n'a pas pour unique but la procréation, essaie d'écarter Marcus de son amant, en lui proposant un idéal plus élevé et plus noble, à ses yeux, le christianisme, dont les premiers fidèles ensanglantent tous les jours le Colisée. Lui-même, Sixte, n'a-t-il pas donné l'exemple quand, ayant été aimé d'une femme qui n'était pas libre, il a embrassé la religion du crucifié hébreu?

Au deuxième acte, conquis par l'Evêque et enivré de sacrifice comme on ne l'est qu'à vingt ans, confondant en bon chrétien qu'il n'est pas encore tout à fait l'amour et la souffrance, Marcus luttera contre le philosophe Hermagoras qui fait à l'Eglise naissante le procès que le paganisme expirant n'a pas eu la force de lui faire, mais que l'homophilie éternelle peut reprendre à chaque génération. Le philosophe s'adresse à un Marcus encore non converti mais décidé à aller jusqu'à l'holocauste qui vaincra l'Evêque sur son propre terrain, celui de la pureté et du sacrifice dans l'amour. Marcus sera le premier et le seul martyr du paganisme. Il préfigure un romantisme encore long à naître, il refusera le catholicisme qui condamne son amour en le battant avec ses propres armes, le sacrifice de sa vie et celui de son plaisir pour éterniser son amour. Disons donc, qu'à son insu, Marcus est déjà un peu gangrené par la religion du Christ, mais qu'elle est belle l'occasion de mourir en pleine jeunesse. Cette mort qui ne sera pas solitaire parce que l'être aimé entrera dans l'arène avec lui, devrait consommer la défaite de l'Evêque, mais l'on sait que

l'Eglise, depuis toujours, a eu l'art de sanctifier ceux qu'elle a fait torturer, puisque pour elle, comme pour Machiavel, il n'y a que le résultat qui compte et que ses Saints ne la laissent en repos que lorsqu'ils sont embaumés dans les parfums Saint-sulpiciens. Il bénira donc le couple qu'il avait maudit : « Que Dieu bénisse ceux que la mort n'a pu séparer! »

J'en ai assez dit pour vous faire comprendre que le sujet de **Celui qui donne sa vie** est le plus beau, le plus essentiel qui soit, non seulement aux yeux d'un Arcadien, mais pour tous ceux qui ont approché, ne serait-ce qu'une fois dans leur vie, la passion, c'est-à-dire l'absolu. Marc Daniel a opposé là, dans cette pièce dont la construction est sans maladresse aucune, le Génie du Paganisme mourant au Génie du Christianisme naissant qui doit nous intéresser tous, à cette race d'esclaves que le christianisme entreprenait de libérer, comme le marxisme le fait aujourd'hui dans le monde, avant de les enchaîner à un autre maître, un païen qui se libère de l'esclavage du plaisir en le sublimant. Par là-même, évidemment, il se sent déjà atteint par la foi nouvelle en une religion et un dieu de douleur. Le paganisme autour de lui est mourant et rien, hélas, ne le ressuscitera, mais du moins, avec Marcus, il mourra en beauté et non dans une mollesse qui fut la seule chance du christianisme.

L'auteur qui se révèle ainsi a-t-il manqué d'ambition quant au style? Le péché d'humilité au théâtre, et particulièrement dans ce genre de spectacle, est si rare qu'on hésite à le reprocher à Marc Daniel. Certes ses personnages ne manquent pas d'éloquence ni de grandeur, mais ils n'empruntent rien à la rhétorique montherlantienne qui, ici, était presque imposée. Ils usent d'un langage familier et sobre dont il faut expliquer l'efficacité sur le public par la rigueur de la construction et la progression constante de l'action.

Toute la pièce repose sur le jeune Marcus, neveu de l'Empereur. C'est M. Jacques Daude. Sa flamme, son enthousiasme et sa jeunesse devraient émouvoir les fauves les plus affamés. On comprend que le beau tribun, Marc Heret, le suive dans la mort. Julien Jacq, qui a mis le spectacle en scène avec le mouvement et l'autorité qui conviennent, a campé le philosophe qui retient Marcus au bord du christianisme. Il est entouré de MM. René Soral, un empereur majestueux qui pourrait bien chérir un peu trop son neveu, Jean Gold, l'Evêque Sixte qui préfigure bien de l'Episcopat tout entier, Roger d'Orbieu, Erdan. Ils font de cette soirée, avec Marc Daniel, une exaltante démonstration :

— La grandeur et la pureté ne sont pas toujours du côté où il est commode de les ranger.

ANDRÉ DU DOGNON.

LA COLLECTION — L'AMANT

On doit avouer que le théâtre (1), en France, attend un sang neuf de l'étranger. Celui qu'il a reçu de Samuel Becket et de Ionesco, si vigoureux qu'il fut, n'a pas tellement enrichi le nôtre et nos jeunes auteurs continuent à s'appeler Claudel, Sartre, Audiberti. L'essoufflement est général. Anouilh, le Grand, j'allais dire le seul, cherche sa dernière inspiration. Sur le boulevard, Roussin adapte des succès étrangers. Plus on court après les recettes, plus la recette du succès se dérobe et l'opérette, elle même, vient de jeter, ici et là, ses derniers flons-flons devant les fauteuils déserts.

Il était donné aux enfants terribles anglais de frapper juste et fort avec l'admirable spectacle du théâtre de Lutèce que Laurent Terzieff a monté de ses deniers. La première pièce, Zoo story, nous montrait un jeune homme, moitié mauvais garçon, moitié anarchiste, qui condamnait à l'héroïsme un petit bourgeois en l'obligeant à défendre sa peau, pour rien, pour le plaisir. Cette situation, par bien des côtés, nous touchait, nous autres, d'autant plus que le jeune homme inconnu disait avoir tout essayé, même l'homosexualité, pour fuir la pire des solitudes, l'américaine.

Et voilà qu'aujourd'hui, un jeune auteur anglais, Harold Pinter, fait jouer deux pièces d'égale intensité. Toutes deux nous montrent bien que les anglo-saxons sont supérieurs physiquement et moralement à la femme, à l'exemple du monde animal. Ils sont les seuls aussi à pouvoir toucher aux charbons ardents de l'homophilie grâce à ces pin-cettes que sont l'humour et la politesse.

Oscar Wilde et Tennessee Williams auraient aimé « La Collection » et « L'Amant ».

L'erreur de nos auteurs est de croire que le théâtre est une entreprise publique, d'imaginer qu'ils doivent parler aux foules venues au Salon de l'Automobile ou à la Foire de Paris, alors que leur salut est dans la confiance qu'ils vous font à l'oreille. La télévision et le cinéma sont seuls destinés au grand public aujourd'hui et à l'atteindre vraiment, au point que lorsqu'une héroïne de feuilleton télévisé est enceinte la Direction reçoit 25 layettes. Harold Pinter affirme que tout ce qui peut être dit en public doit être supprimé au théâtre.

La scène divisée montre deux petits ménages. A droite, une indolente créature met entre elle et son mari la barrière provocante d'un magnifique et sommeillant chat persan. De l'autre côté, dans une

(1) Théâtre Hebertot.

confortable garçonnière londonienne, un couturier — et on a l'impression qu'en Angleterre un couturier a autant de loisirs qu'une Princesse de Racine — vit avec un jeune garçon athlétique qu'il a trouvé dans les bas-fonds. Il le commande avec flegme, comme un esclave qui ne l'est que le jour. A chacun sa tâche, Harry est de la race des maîtres, Bill des esclaves. La politesse étant la seule façon de séparer les classes Harry a réglé une fois pour toutes ses rapports avec Bill.

Un inconnu, un soir, essaie d'approcher Bill. Il lui téléphone et c'est d'abord Harry qui reçoit la communication et même le personnage. C'est alors que commence un singulier quadrille où les deux maîtres et les deux esclaves intervertissent les figures de leur insolence et de leurs mensonges. Le mari a fait avouer à sa femme que le jeune homme s'est enfermé avec elle dans une chambre de Palace lors d'un voyage. Celui-ci avoue d'abord, puis nie. La femme a-t-elle fait une fausse confession pour sortir le mari d'une torpeur conjugale. Celui-ci finit par jeter un couteau au visage de Bill pour l'obliger à se défendre, à donner une espèce de consistance à ce drame qui n'est peut-être pas vrai. La race des maîtres finit par faire alliance. Le couturier gardera Bill mais après l'avoir en vain humilié devant le mari qui refuse de croire que sa femme a fauté, ce qui est le pire pour elle mais on en est à peu près certain, Stella et Bill sont du même bord, ils recommenceront car leur arme est l'hypocrisie.

Cette pièce subtile, sans bavure, est suivie d'une autre, l'Amant. On y voit un mari laisser la place à un amant pour aller au bureau. Il a lui-même une maîtresse, une professionnelle. Tout va très bien jusqu'au moment où le mot jalousie est prononcé et, naturellement, par la femme qui rompt ainsi l'équilibre du jeu accepté. Jeu d'autant plus étrange que l'amant n'est autre que le mari qui se fait croire à lui-même et à sa femme qu'il lui donne des caresses extra-conjugales.

Delphine Seyrig joue les deux chattes sur un toit brûlant avec la finesse, l'émotion qu'on lui connaît. Le jeune esclave est Bernard Fresson, Jean Rochefort est le couturier et le mari qui se cocufie lui-même dans la seconde comédie.

Une bonne pièce au théâtre est un miracle qu'on a peur de faire s'évanouir en applaudissant.

ANDRÉ DU DOGNON.

CINÉMA

SCORPIO RISING

film américain de KENNETH ANGER.

Dans son dernier film, Kenneth Anger retrouve la veine que l'on pouvait craindre un peu tarie de ce **Fireworks**, dont les Arcadiens chevronnés ont dû conserver le souvenir depuis une certaine mémorable séance au Musée de l'Homme.

Le Scorpion prêt à piquer, c'est l'emblème qu'arborent sur leurs blousons un groupe de jeunes gens qu'unissent narcissisme, fétichisme, homosexualité, nécrophilie, sadisme, drogue et j'en oublie sans doute.

Le culte de la moto (voir Mandiargues), déesse et femme, est un autre lieu entre eux.

On a beaucoup épilogué sur ce phénomène social, révélé en France par le film de Laslo Benedek, l'**Equipée Sauvage**, avec Marlon Brando. De quelque œil qu'on considère la chose il ne faut pas nier que ces tendances, après avoir proliféré en pays anglo-saxons, connaissent plus d'un adepte sous nos cieux. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de prendre parti à leur endroit, les louer ou les blâmer serait également vain.

Le fétichisme sexuel est vieux comme le monde — à tout le moins comme les vêtements.

Sans goût de moraliser on peut craindre toutefois que ce travestissement ne contribue à rendre l'homosexualité plus odieuse encore aux profanes.

Kenneth Anger met un peu lourdement l'accent sur le parallèle de ces activités avec l'hitlérisme, ce qui est assez bien observé. Le côté infantile, tribal, de ces bandes d'adolescents, leur goût de la violence, de l'uniforme, de l'objet, les apparente aux S.S., dont il sont en quelque sorte la progéniture dégénérée.

Reste que ce rapprochement est évoqué de façon bien insistante... et lassante et qu'on peut faire à K. Anger le même reproche qu'à Stanley Kamer pour la **Nef des Fous** : appuyer sur certains effets ne peut que les é mousser. J'ai peine à croire qu'il soit nécessaire, outre-Atlantique, de rendre l'allusion aussi pesante.

Ceci dit, le film lui-même a de quoi retenir l'attention et fait montre d'une réelle virtuosité technique. Il y a là une symphonie des bra-

guettes et de fesses comme on n'a pas eu l'occasion d'en voir tant, au moins dans le cinéma commercial.

Les protagonistes choisis avec soin exalteront plus d'un Arcadien, sans parler des plans érotiques éclairs qui suggèrent tellement plus qu'ils ne montrent.

La censure n'est guère regardante dans tous les sens du terme quand il s'agit de bandes américaines, constatons-le sans rancœur une fois de plus.

Comme **Fireworks** c'est avant tout un film de montage qui oppose des images volontairement lentes au début des fragments diversement colorés de films anciens. On reconnaît au passage l'**Equipée Sauvage**, le **Songe d'une nuit d'été** et un bon vieux film biblique du temps du muet dont on tire plus d'un effet aussi savoureux que sacrilège, ô **Bunuel**. Le meilleur moment est le début, l'exposition où l'on voit le jeune fétichiste dans sa chambre-taudis, avec ses accessoires et son Siamois familial, ses lectures de minus, sa drogue et sa masturbation intellectuelle qui doit de peu précéder l'autre.

Par la suite l'intérêt tourne un peu court — conclure était évidemment malaisé.

Couplé avec **Scorpio Rising** on voit ensuite **The Brig** (« La Taule »), de Jonas et Adolfas Mekas.

Il s'agit d'une pièce filmée d'une rigoureuse unité de temps, lieu et action : la description d'une journée du bain infligé aux soldats des Marines américains. Si ce film n'avait obtenu à Venise un prix du documentaire, on serait tenté de crier à l'exagération.

Les motocyclistes de tout à l'heure ont été promus adjudants, chargés de mettre au pas les soldats punis de prison.

La rabotisation des victimes, enfermées dans un espace exigü, jetées dans un ballet frénétique, où hurlement et matraque alternent sans répit, est poussée aux limites du possible.

A déconseiller formellement à tout spectateur aux nerfs fragiles.

SINCLAIR.

ROGER RABINIAUX

LE SOLEIL DES DORTOIRS

« *Adolescence passionnée* »

Corréa — 225 p. — 13,50 F

Dr G. VALENSIN

LA PROSTATE

« *Grandeurs et Servitudes* »

La Jeune Parque — 210 p. — 9 F

MARC DANIEL

« CELUI QUI DONNE SA VIE »

DRAME EN 4 ACTES

Sur la demande de nombreux Arcadiens nous publierons cette pièce, illustrée de photos de la représentation scénique.

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table